


101^E ANNIVERSAIRE NATAL

DE

CHARLES FOURIER



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES

3, RUE HAUTEFEUILLE, 3

1873



101E ANNIVERSAIRE NATAL

DE

CHARLES FOURIER



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES

3, RUE HAUTEFEUILLE, 3

—

1873

101ᴱ ANNIVERSAIRE NATAL

DE

CHARLES FOURIER

Honorer la mémoire de celui qui découvrit les lois de l'harmonie sociale et affirmer par une manifestation solennelle la réalité de cette découverte, tel fut le but de l'institution du banquet annuel du 7 avril, jour de l'anniversaire natal de Charles Fourier. C'était en même temps pour les partisans de sa doctrine, ou théorie sociétaire, une occasion de se voir, de fraterniser ensemble et de s'exciter mutuellement au prosélytisme qu'impose une conviction si riche d'espérances pour l'humanité.

Plusieurs de nos condisciples des départements ont écrit pour s'enquérir de la façon dont avait été célébré, cette année, le 7 avril à Paris. Il convient de satisfaire une curiosité qui atteste la persévérance de leur attachement à la cause sociétaire et leur sollicitude pour tout ce qui la concerne.

Comme l'année précédente, le banquet a eu lieu boulevard du Temple, 29, chez le restaurateur Tavernier, sous la présidence de M. Dulary.

Madame de Boureulle avait bien voulu présider à l'organisation et surveiller les préparatifs de la fête, dont les dispositions ne laissaient rien à désirer.

Le buste de Fourier et sa fleur, la couronne impériale, frappaient tout d'abord les regards, donnant à la réunion son cachet propre et sa physionomie caractéristique.

Les convives étaient au nombre de 64, — à peine de quoi former une série de sept ou huit groupes. Il est vrai qu'une vingtaine de dames, gracieux ornement de cette série conviviale, montraient par leur présence qu'elles apprécient ce qu'il y a, dans les plans du grand réformateur, de favorable à leur sexe pour son élévation sociale.

Parmi les hommes qui s'étaient joints à nous autres disciples de Fourier, en témoignage de leur sympathie pour la cause de l'Association et pour le génie de notre maître, on peut citer M. Ed. Valentin, l'ex-préfet de Strasbourg et de Lyon ; MM. Jean Macé, fondateur, et Vauchez, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement; le docteur Alex. Mayer, promoteur et secrétaire général de la Société protectrice de l'enfance; le docteur A. Pellarin, médecin principal de la marine, en retraite; L.-A. Martin, qui a publié l'excellent recueil intitulé : *Annuaire philosophique ;* A.-S. Morin, le savant, l'infatigable critique du surnaturalisme traditionnel et des pratiques superstitieuses.

L'Ecole ou ce qui fut l'Ecole était représenté par Victor Considerant, par les rédacteurs du *Bulletin du mouvement social*, MM. E. Nus, Bourdon, Limousin, de Bonnemère; par MM. Priqueler et Tallon, membres du Conseil d'administration de la librairie des sciences sociales. Étaient aussi présents les ingénieurs Bergeron et Franchot, le commandant H. Gautier, le docteur Maximin Legrand, de l'*Union médicale*, Ed. de Pompery, Duballen, Etienne Barat, l'auteur d'un très-bon écrit sur l'Association; M. Jottral-Ernoul, banquier à Rouen, M. Colas, maître de forges et membre du Conseil général du département de la Meuse, M. Jules Juif, etc.

La plus expansive cordialité n'a pas cessé de régner pendant le repas.

Au dessert, le Président du banquet, M. le docteur Dulary, s'est levé et a porté, d'une voix ferme et forte malgré ses quatre-vingt-un ans révolus, le toast : *à Fourier* !

A FOURIER !

Nous fêtons aujourd'hui, 7 avril, l'anniversaire d'un homme qui a trouvé le moyen de substituer à la discorde l'harmonie, à la guerre la paix, à la misère la richesse.

Né en 1772, Fourier annonçait en 1808 sa grande découverte. Depuis, — soixante-cinq ans se sont écoulés, — jamais dans aucun temps plus de passions discordantes, de révolutions stériles, d'effroyables catastrophes n'ont rendu nécessaire un remède d'apaisement et de satisfaction. — Pourquoi donc le monde a-t-il été sourd à l'appel de Fourier? — Cette fatalité a bien des causes : d'abord, pendant le premier Empire, l'état des esprits comprimés, éteints sous le joug du plus cruel ennemi de la libre pensée (*Mouvement d'adhésion*); puis, quand ce joug a été brisé, l'effervescence désordonnée qui s'ensuivit ; mille bruyants systèmes absurdes, dangereux, jaillissaient des cerveaux enfin libérés. Au milieu de ce chaos et des préoccupations politiques, la vérité, sortant de la bouche d'un pauvre commis marchand, restait inécoutée, ou condamnée en bloc avec les erreurs mêmes qu'elle venait réfuter. On a fait Fourier solidaire des erreurs et des folies des autres. — Hélas ! nous aussi, nous portons le lourd fardeau de cette injuste solidarité.

Fourier d'ailleurs, comme tous les grands génies, était trop abstrait pour être facilement compris, et trop naïf, trop simple dans ses manières pour éblouir et entraîner la foule. — Il avait depuis longtemps sa théorie complète et ne pouvait la faire connaître ; en vingt années, un seul disciple s'était présenté. Dans ce long isolement, en l'absence de toute distraction pratique, Fourier a dû laisser courir son imagination. Si elle a quelquefois vagabondé, s'il en est résulté quelques excentricités très en dehors de ce qui fait la grandeur et l'utilité de sa découverte, ce sont précisément ces excentricités, enjolivées par des loustics, qui ont fait un peu connaître Fourier, fait connaître son nom, mais nullement sa doctrine. — Qu'on ne parle donc plus de ces excentricités, curieuses cependant, car ce sont les excentricités du génie. Laissons même de côté la théorie passionnelle, qui pourrait amener d'inutiles controverses, et attachons-nous à ce qui est la vraie base, la vraie force du fouriérisme, à l'organisation du travail par les séries de groupes. C'est cette organisation qui, rendant le travail attrayant et multipliant la production, fera disparaître trois grandes sources de tous maux : la misère, l'ignorance, l'oisiveté. (*Applaudissements.*) — Une autre source de luttes sanglantes et d'oppressions, l'ambition, la passion de primer, cessera de désoler la terre, mais sans être rayée de la liste des passions : généralisée dans l'ordre sériaire, elle deviendra, au contentement de tous, le puissant stimulant du progrès; car avec l'harmonie matérielle, on aura par surcroît l'harmonie morale, l'harmonie des passions.

Des bravos ont accueilli ces dernières paroles.

Un toast avait été envoyé de Besançon par le vénéré doyen de l'Ecole sociétaire ; il a été lu par M. Glorget, compatriote et ami de Just Muiron.

A L'ÉDUCATION INTÉGRALE !

On l'a dit en toute vérité, c'est la loi dans la nature, dans la politique et partout, que « rien de grand n'a de grands commencements. »

Que de réformes, que de créations politiques proposées, — même par de bons esprits, — comme des *moyens infaillibles*, sont néanmoins restées, restent et resteront à l'état d'utopies, tant que leur introduction n'aura pas été entreprise et accomplie en conformité de la loi générale ! Avant d'imposer aux masses humaines de nouvelles institutions, auxquelles doivent se plier, du jour au lendemain, des peuples entiers, n'est-il pas indispensable d'aviser à rendre les humains aptes à les comprendre, désireux d'en profiter, ardents à les servir ?

Mais presque tous les grands publicistes du dix-neuvième siècle se sont obstinés à laisser dormir la question de l'éducation intégrale, si brillamment et si vaillamment posée par la fin du dix-huitième. Fourier, depuis soixante-cinq ans, et son école, depuis quarante ans, ont eu le mérite de sentir son importance capitale, d'en indiquer la solution générale et d'en poursuivre, avec persévérance, la vulgarisation et la réalisation.

Nos convictions se propagent. Quel homme de sens droit et éclairé ne convient que, sans une solide éducation intégrale, aucun régime gouvernemental n'aboutit à ses fins de concorde, de bien-être et d'harmonie. Le peuple lui-même, par ses vœux confus, dit assez haut qu'il en attend des améliorations qui profiteront à tous, aux riches comme aux pauvres. Et ce qui n'était pas praticable autrefois, le devient aisément aujourd'hui, grâce aux progrès des sciences, de l'industrie et de l'instruction publique. On pourrait presque ajouter : grâce aux malheurs récents de notre chère patrie.

Que ceux qui parlent en notre nom ne craignent donc pas d'élever la voix ; qu'ils appellent les hommes de bonne volonté ; qu'ils visent perpétuellement la grande question du salut, l'éducation intégrale ! Déjà le *Familistère de Guise* nous montre l'application de nos idées à l'éducation de la basse enfance ; la *Maison rurale de Ry*, institution vocationnelle, pourrait, avec de l'aide, nous montrer ce que peut devenir la moyenne enfance soumise à l'influence des mêmes principes d'éducation intégrale. Enfin et bientôt, l'adolescence et l'âge viril feraient resplendir la vérité des lois découvertes par le génie de Ch. Fourier.

Buvons donc à la prospérité, à l'extension de ces modestes essais ; buvons à la pratique urgente et nécessaire de l'éducation intégrale !

La communication du premier disciple a été écoutée avec une juste déférence et saluée d'un long et unanime applaudissement.

Personne autre ne demandant la parole, l'auteur du présent compte rendu a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames et messieurs,

Je commence par exprimer mon regret, mon vif regret, de ce que notre ami Considerant, malgré les instances qui lui ont été faites, persiste dans sa résolution du silence : silence dont je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est une calamité publique, mais qui est du moins pour chacun de nous une privation très-sensible, en même temps qu'un dommage pour la cause dont nous avons à cœur l'avancement et le triomphe. — A défaut d'une parole éloquente, je vous prie de vouloir bien vous contenter d'une parole convaincue.

Je porte un toast à la PROPAGATION DE L'IDÉE SOCIETAIRE !

Chaque année, messieurs, le jour de l'anniversaire natal de Fourier, nous nous réunissons pour rendre hommage à l'inventeur de la vérité sociale. —

Cette fois, nous sommes un peu moins nombreux qu'aux banquets des dernières années. Qu'importe au surplus, si la qualité phalanstérienne des convives supplée à la quantité ?

A voir cette assistance, encore imposante, au banquet du 7 avril, qui ne serait tenté de croire que l'idée sous les auspices de laquelle il a lieu, va se trouver de nouveau cultivée, propagée avec l'activité, le zèle et l'ardeur des plus beaux jours de notre Ecole ? — En comptant là-dessus, on risquerait, j'en ai peur, de se bercer d'un peu d'illusion.

Ici, nous nous réchauffons un instant au contact les uns des autres ; sous la magnétique influence qui se dégage de toute réunion d'hommes assemblés au nom d'une idée, communiant dans un même sentiment, émus de la même passion généreuse, nous sentons se rallumer dans nos cœurs le feu sacré. — Mais, il faut bien en convenir, cela ne dure guère, pour plusieurs d'entre nous, que le temps même de notre réunion. A peine nous sommes-nous séparés, que nous retombons la plupart dans je ne sais quelle torpeur indolente à l'endroit de la grande et sainte cause, qui a le don de nous enthousiasmer — une fois l'an !

Le lendemain du banquet de Fourier, comme si nous nous estimions quittes envers son génie, envers sa doctrine, envers tous nos frères souffrants, souffrants du fait de l'incohérence sociale, et que, seule, cette doctrine a puissance de délivrer de leurs maux, chacun de nous reprend son train de vie, rentre tout entier dans ses étroites préoccupations personnelles, retourne à ses affaires. — De ceci je ne fais à personne un blâme, entendez-le bien. Le *primo vivere* s'impose à tous tant que nous sommes. Il y faut pourvoir ; c'est de stricte et impérieuse nécessité. Dans un milieu social insolidaire et inhospitalier comme l'est notre vieille civilisation pourrie où *chacun pour soi* est la règle, ah ! que nul d'entre nous (je dis cela surtout pour nos jeunes condisciples), que nul ne commette la faute de lâcher son gagne-pain. Il aurait lieu de s'en repentir, il compromettrait pour longtemps, pour toujours peut-être son indépendance, et par zèle inconsidéré pour la cause de la réforme sociale, il s'ôterait les moyens de la servir plus tard, à son heure et selon ses forces, opportunément, efficacement, fructueusement (1).

Mais sous la réserve de cette prudence qui est un devoir envers soi-même et envers la famille (si charge on a de famille), — je me demande d'où vient, comment il se fait que, dans l'intervalle d'un 7 avril au suivant, nous demeurions presque tous sans donner signe de vie phalanstérienne ? J'excepte, bien entendu, ceux qui font quelque chose, et je désire que nos amis qui publient le *Bulletin du mouvement social* s'appliquent l'exception. L'observation n'en reste pas moins vraie pour la majorité d'entre nous.

C'est en me frappant la poitrine, c'est en me reprochant à moi-même tout le premier ma part d'inertie, que je signale un état de choses qui, en se prolongeant, menace l'Ecole d'une extinction totale et prochaine : — extinc-

(1) Au point de vue opposé, du droit de la société à notre égard et de notre dette envers elle, il y a obligation pour nous autres novateurs, comme pour tous ses membres, de lui rendre en services effectifs et pour elle appréciables, l'équivalent des avantages dont elle nous a faits et dont elle nous fait participants. Sinon, nous tombons au rang de ces *oisifs*, de ces *parasites sociaux* qu'il nous est arrivé quelquefois de flétrir. Tant que la société ne comprend pas, n'admet pas la valeur de nos conseils, de nos enseignements de réforme, il est clair qu'elle ne saurait ni nous en savoir gré, ni nous en tenir compte. Il faut donc lui payer notre écot en autre monnaie ayant cours et valeur à ses yeux, par un genre de services qui soient à sa convenance et dont elle saisisse l'utilité immédiate.

Saint Paul, vivant du travail de ses mains en fabriquant des tentes, est une des plus hautes leçons du christianisme.

Il est vrai que plus d'un philosophe de l'antiquité avait déjà donné cet exemple.

Si, en attendant le travail attrayant, les disciples de Fourier se mettaient au chômage et s'abstenaient de tout travail, ils interpréteraient déplorablement la doctrine de leur maître et contrairement, pour sûr, à son propre exemple, car il tint, jusques après 60 ans d'âge, les écritures dans une maison de commerce.

(Cette note et les suivantes ont été, bien entendu, ajoutées après coup, pour l'impression.)

tion de son personnel s'entend, non de l'Idée qui est désormais impérissable. — La mort, en effet, moissonne chaque année quelques membres des anciens groupes de disciples, sans que de nouveaux adeptes viennent combler les vides qui se font dans nos rangs (1).

Au mois de juillet de l'année dernière s'éteignait encore un des nôtres, un noble cœur qui fit preuve de dévouement pendant la période militante de l'Ecole, c'est-à-dire de 1840 à 1852. Je veux parler de Charles Brunier dont le souvenir est resté cher à tous nos amis de cette époque. Brunier accepta dans un moment critique et difficile la gérance de la *Démocratie pacifique*, et se signala par d'importants sacrifices en faveur de la cause sociétaire, à laquelle il demeura toujours attaché, si par suite de diverses circonstances, l'altération de sa santé notamment, il ne prit aucune part active aux efforts ultérieurement tentés pour relever le drapeau de l'Ecole. Ne point subir le contre-coup des crises et des déceptions, ne connaître jamais le découragement ni la lassitude, cela, messieurs, n'est pas donné à tout le monde. N'importe ! quiconque a combattu, ne fût-ce que pendant un jour (et Brunier est resté dix ans sur la brèche), quiconque a combattu le bon combat pour la justice et la vérité ; quiconque fit sa veillée d'armes autour du drapeau qui porte dans ses plis l'avenir heureux du monde ; — celui-là, messieurs, mérite de notre part une mention reconnaissante ; son nom doit s'inscrire avec honneur dans nos archives. Ces archives que le grand nom de Fourier inaugure, elles auront peut-être un jour autant d'intérêt pour la postérité que tant de vieux cartulaires exhumés à grands frais par nos Académies, aussi scrupuleusement soucieuses, aussi superstitieusement idolâtres d'un passé sur lequel nous ne pouvons rien, que systématiquement aveugles et indifférentes pour tout ce qui se rapporte à l'avenir, qu'il nous appartient de préparer et d'arracher enfin aux funestes dominations de l'astuce et de la violence. L'astuce et la violence! deux Euménides qui, en dépit de nos progrès scientifiques et de tous les endoctrinements philosophiques et religieux dont on nous sature depuis trois mille ans, président encore par-

(1) J'ai jeté ici comme un cri d'alarme sur l'avenir de l'Ecole sociétaire. Cependant, je suis heureux de constater que, depuis qu'elle n'a plus de centre spécial de propagation, les idées de son fondateur ont pris diverses routes pour pénétrer dans la masse du public. Elles se répandent notamment par les Dictionnaires, ces répertoires des mots de la langue. Tous ceux qu'on a publiés depuis une quinzaine d'années, à commencer par le Dictionnaire complémentaire du Dictionnaire de l'Académie française jusqu'au Dictionnaire monumental de M. Littré, jusqu'au Dictionnaire encyclopédique de M. Larousse, donnent avec des définitions généralement exactes, les termes de la théorie sociétaire, ces néologismes tant reprochés à Fourier. Au sujet de plus d'un de ces termes, les auteurs des Dictionnaires ajoutent (je prends pour exemple le mot *simplisme* dans celui de Littré) : « Ce mot a passé du langage fouriériste dans le langage ordinaire. » Qu'est-ce à dire ? sinon qu'il va tout à l'heure arriver que Fourier, le sergent de boutique, l'écrivain illettré, sera de tous les auteurs du dix-neuvième siècle celui qui aura créé le plus de mots nécessaires et souvent heureux, qui aura le plus enrichi notre langue française, « cette gueuse si fière, comme Voltaire le disait d'elle, qui ne souffre pas qu'on lui fasse l'aumône ».

Je ne veux pas laisser échapper l'occasion de signaler avec gratitude un fait honorable, la justice rendue naguère à la doctrine de l'Association par un des professeurs les plus estimés du haut enseignement universitaire. M. Paul Janet, dans son cours à l'Ecole libre des sciences morales et politiques, a fait une exposition fidèle et impartiale de la Théorie sociétaire. Non-seulement M. Janet a mis Fourier bien au-dessus de tous les autres réformateurs contemporains, mais il l'a rangé parmi les hommes dont le génie honore l'humanité. Il est vrai que, tout en admettant qu'il y a un excellent parti à tirer de beaucoup des ingénieuses combinaisons sociétaires, l'éminent professeur a fait des réserves expresses au point de vue de la famille dont le maintien lui semble incompatible avec le libre essor passionnel. Il en a conclu que l'ensemble de la doctrine de Fourier restera à tout jamais, comme le Saint-Simonisme, à l'état d'utopie.

Sur cette grave accusation je me borne à faire observer que, si Fourier détruit la famille, c'est du moins sans le vouloir, car il a fait du familisme une des quatre passions cardinales, et il défendit contre Owen l'institution du mariage, contre les Saint-Simoniens l'héritage, conséquence nécessaire et complément, suivant lui, aussi indispensable que légitime, de l'affection maternelle et paternelle.

tout aux destinées de nos misérables sociétés incohérentes. «*La force prime le droit* ! » Cette impudente maxime a soulevé naguère un long cri de réprobation indignée ; — il y avait de quoi. — Mais combien de gens la stigmatisent en paroles, à qui il arrive journellement de la pratiquer, sans même en avoir conscience ! tout comme M. Jourdain faisait de la prose.

Après le fraternel adieu à notre ami Brunier, — qui m'a entraîné un peu loin, — j'adresse un sympathique hommage à la mémoire de M. Leclaire, le peintre en bâtiments, décédé aussi en 1872. — M. Leclaire a eu, comme vous savez tous, le mérite d'appliquer, avec non moins d'intelligence que de succès, une des dispositions primordiales de l'Association. C'est lui qui a institué, le premier, dans son établissement de peinture, la participation des ouvriers aux profits du patron. La société qu'il fonda sur cette base et dans ce but en 1842, M, Leclaire, en mourant, l'a laissée en pleine prospérité, à ses successeurs, qui se font un devoir et un point d'honneur de continuer son œuvre.

Il ne se doutait pas, ce brave et honnête Leclaire, qu'en admettant ses ouvriers à la participation, il sanctionnait une prétention profondément inique : prétention flétrie par l'économiste Bastiat comme une dépravation du cœur et de l'esprit de la classe ouvrière par la pernicieuse influence des réformateurs socialistes ! (*Harmonies économiques*, p. 455.) Ce rigide justicier entend faire d'une complète participation aux éventualités de pertes la condition *sine qua non* de toute participation quelconque aux profits. — Mais l'ancien régime lui-même admettait bien l'axiome : *Où il n'y a rien le roi perd ses droits*. Si donc les ouvriers, sous la loi brute du salaire et de la concurrence dépréciative du salaire, n'ont en général, ne peuvent jamais avoir d'avances notables devant eux ; s'ils sont condamnés à vivre au jour le jour, comme le démontrent péremptoirement Adam Smith et J. B. Say dont le témoignage à cet égard ne saurait paraître suspect, il leur est bien impossible de couvrir des pertes, de faire face à toutes les éventualités fâcheuses que tient suspendues sur les entreprises industrielles le régime anarchique de l'industrie. Car avec quoi le feraient-ils ? A qui ne possède rien comment demander et surtout comment prendre quelque chose ?

Mais n'ont-ils donc pour cela, eux les ouvriers, aucune part dans les risques et dans les chances mauvaises des diverses industries où ils sont employés ? N'y mettent-ils pas pour enjeu leur santé et leur vie ? Ne sont-ils pas incessamment exposés à une multitude d'accidents qui leur enlèvent tantôt un membre, tantôt l'existence même ? La santé de l'ouvrier de nos fabriques n'est-elle pas attaquée de cent façons, soit qu'il travaille sur des substances toxiques, telles que le plomb et ses sels, le mercure, l'antimoine, le phosphore, etc., soit qu'il respire les poussières du grès, du charbon, de la farine elle-même ? L'exercice seul du même genre de travail sans discontinuité n'est-il pas déjà une source certaine de maladie et de déformations ?

Et il y aurait iniquité de la part de l'ouvrier à vouloir la participation ! c'est-à-dire une chose qui est à l'avantage du patron et des capitalistes comme au sien, puisqu'elle l'intéresserait à son œuvre, au résultat de son travail, qui lui reste tout à fait indifférent dans les conditions actuelles ! Qu'on allègue les difficultés d'exécution d'un tel arrangement, je le conçois ; elles ne sont pas insurmontables, le succès obtenu par M. Leclaire l'a prouvé. Mais invoquer contre la participation des ouvriers, comme l'a fait Bastiat, le saint nom de la justice, c'est la profanation la plus odieuse de l'idée de justice ; c'est un monstrueux blasphème contre la justice et l'équité. Condamner *a priori* et repousser absolument la participation de l'ouvrier, c'est, d'autre part, fermer la porte à la conciliation ; c'est vouloir perpétuer l'hostilité, la guerre entre les deux agents essentiels de la production ; c'est, pour tout dire, un crime contre la paix sociale !

Si je ne craignais, messieurs, d'abuser de votre attention, je reviendrais à ma thèse sur la nécessité de reprendre l'œuvre de propagation de la théorie sociétaire, théorie plus ignorée, plus méconnue aujourd'hui peut-être qu'il y a trente ou quarante ans. Elle passe, qui pis est, pour avoir été jugée et con-

damnée, condamnée à bon escient et en connaissance de cause. Combien de gens ne se rencontre-t-il pas qui, dès qu'on aborde avec eux ce sujet, s'empressent de vous fermer la bouche en disant : « Ah ! oui, Fourier et son utopie ! Connu, coulé, mis au rancart tout cela, il y a bon temps ! »

Non, mille fois non ! La cause n'a pas été jugée, par l'excellente raison qu'elle n'a pas même été entendue. Lorsque j'affirme ce point, je n'ai pas seulement en vue la masse du public qui ne s'arrête guère à l'étude des théories, tant qu'elle n'y est pas attirée, intéressée directement par des applications ; mais je parle des publicistes, des jugeurs de profession. L'un d'eux, et des meilleurs, m'écrivait encore dernièrement : « Je l'avoue à ma honte, je n'ai rien lu de Fourier. » Aussi à la plupart de nos écrivains de la presse périodique arrive-t-il, lorsque par hasard, au courant de la plume, ils mentionnent la doctrine de Fourier, leur arrive-t-il, dis-je, de la défigurer étrangement. Les uns la confondent avec les projets du socialisme autoritaire, alors que sa formule est celle-ci : ASSOCIATION LIBRE ET VOLONTAIRE DU CAPITAL, DU TRAVAIL ET DU TALENT. D'autres la prennent pour une rêverie égalitaire, lorsqu'elle a pour base scientifique la SÉRIE, c'est-à-dire une échelle d'inégalités de tous les genres, se balançant entre elles, de manière à réaliser la justice, conjointement avec la satisfaction individuelle de tous les amours-propres et de toutes les ambitions justifiées.

Ceux-là enfin, et c'est le plus grand nombre, voient dans le phalanstère quelque chose d'analogue au couvent et à la caserne, quand, à l'inverse de ces établissements où domine la contrainte, le phalanstère est par excellence le séjour de la liberté.

Des expositions claires, précises, multipliées, de la théorie sociétaire, voilà ce qu'il faudrait pour écarter d'elle ces imputations trop facilement accréditées. Faire la lumière dans les esprits, c'est par quoi il faut toujours commencer. « Tout mal vient d'ânerie, » dit avec raison Montaigne. Or il n'est pire ânerie et dont les conséquences soient plus funestes, que celle qui porte sur les rapports nécessaires qu'ont entre eux le *travail* et le *capital*.

Là est le nœud du grand et vital problème dont la solution est donnée par la doctrine que nous nous efforçons de faire comprendre et apprécier.

Mais dans une société comme la nôtre, pour être en mesure de concourir efficacement, puissamment à la diffusion d'une doctrine sociale ; pour que l'on soit à même de lui faire faire son chemin et de lui obtenir crédit dans le monde, il faut deux choses :

1° Avoir une position indépendante qui laisse du loisir ;

2° Posséder l'outil même de la propagande, le *verbe*, la faculté d'exposition des idées, le talent d'écrire et de parler, qui, comme tout talent, ne s'acquiert que par le travail et l'exercice : un travail suivi, un exercice assidu.

En donnant aux jeunes ce conseil, je suis comme le prédicateur disant : Faites ce que je dis et non pas ce que j'ai fait. Car me voici au terme de ma carrière, et je n'ai jamais su atteindre ni à l'un ni à l'autre des deux buts dont je leur recommande la poursuite, afin de se donner l'avantage d'un bon poste de combat et de bonnes armes et munitions pour la guerre sainte. Question personnelle à part, je constate ceci : c'est que l'Esprit ne descend plus miraculeusement sur le front des apôtres en langues de feu, et qu'il y aurait vraiment lieu de plaindre celui qui, de nos jours, s'aviserait d'aller, comme les premiers disciples du Christ, prêcher par le monde la Bonne Nouvelle, en comptant sur les hasards de l'hospitalité spontanée et gratuite.

L'apostolat, comme l'a tenté notre malheureux et enthousiaste Jean Journet, est, à notre époque, un anachronisme. Pour se faire écouter, il faut être quelqu'un ou quelque chose, et même avoir quelque chose n'y est pas inutile.

Le mot d'ordre est toujours : *Silence aux pauvres* ! (quoique, par ce temps de suffrage universel, le pauvre ait bon nombre d'avocats bruyants et surtout de flatteurs qui, à mon avis, feraient plutôt reculer qu'avancer ses affaires). Cependant, si parfois le pauvre lui-même, à travers les mille entraves de la fiscalité et de la légalité, surmontant tous les obstacles que lui crée sa pénurie ; si le pauvre parvient à pouvoir élever la voix, sa voix est suspecte : lorsqu'il réclame des réformes sociales, on le comparerait volontiers au joueur qui, parce qu'il serait en perte et décavé, prétendrait qu'on dût

changer les règles du jeu. — Eh! pourquoi non? si ces règles, de l'aveu même de ceux qui les soutiennent, sont partiales et iniques.

Or là-dessus, écoutez, messieurs, le grand docteur en la matière, l'oracle des saines doctrines, le père de l'économie politique, Adam Smith:

« Le taux du salaire dépend de la convention entre l'ouvrier et le maître qui l'emploie; mais leurs intérêts ne sont nullement les mêmes: les ouvriers désirent obtenir le plus et les maîtres accorder le moins qu'ils peuvent. Il n'est pas difficile de deviner laquelle des deux parties doit obtenir gain de cause dans cette querelle et forcer l'autre à subir ses conditions. »

Ainsi, d'après A. Smith, la loi de l'offre et de la demande, sous le régime actuel de l'industrie, est un pacte léonin : une des parties *force* l'autre à subir ses conditions! Voilà ce qu'il faut jeter sans cesse à la face de ces gens qui nous soutiennent imperturbablement, effrontément, que rien n'est à changer dans la constitution des rapports industriels, que tout y est pour le mieux...

Attachons-nous aussi, chers condisciples, à rendre évident à toutes les intelligences le *cercle vicieux* de l'industrie morcelée et insolidaire, qui fait que, de nos jours avec des moyens décuples, centuples de ceux d'autrefois, elle n'aboutit toujours qu'au *Paupérisme*, cette plaie des sociétés modernes qui va croissant partout en raison même du développement de l'industrie.

Le fait ressort, brutal et fatal, des théories mêmes de l'économisme. « Il est difficile, professe J. B. Say, que le prix du travail de simple manouvrier s'élève ou s'abaisse longtemps au-dessus ou au-dessous du taux nécessaire pour maintenir la classe au nombre dont on a besoin. »

Après avoir cité ce passage, « quel est cet ON, se demande M. Louis Rousseau, cet ON qui permet ainsi aux hommes de vivre tant qu'il a besoin de leurs services, et qui les fait rentrer sous terre dès qu'il peut s'en passer? » car l'arrêt du salaire ou l'abaissement de son taux au-dessous de ce qui est indispensable pour subsister, c'est la mort pour l'ouvrier et pour sa famille.

« Quand la demande de travailleurs, dit encore J. B. Say, reste en arrière de la quantité de gens qui s'offrent pour travailler, le gain décline au-dessous du nécessaire. Les familles les plus accablées d'enfants et d'infirmités dépérissent. » (Le savant économiste ne s'émeut pas autrement de cela. Ils sont de trop; que voulez-vous? ils meurent : c'est la loi.) «Quand les salaires vont au delà du taux qui permet de vivre, les enfants se multiplient et une offre plus grande ramène les salaires à ce taux, qu'il ne peut longtemps dépasser, du strict nécessaire. »

Vous le voyez donc bien, messieurs, de l'aveu de ses panégyristes eux-mêmes, le régime actuel de l'industrie est comme l'enfer de Dante, sur la porte duquel était tracé le mot du désespoir: *Jamais*!

Jamais pour la masse des travailleurs, jamais l'accès possible au bien-être, jamais l'assurance du pain du lendemain!

Bien plus, il faut qu'il en soit ainsi en régime morcelé. « Si tout le monde passait par l'école et avait du crédit, qui, se demandait Prévost-Paradol, qui consentirait à cultiver la terre? »

On ne peut, en effet, lever la difficulté que par l'ASSOCIATION et le TRAVAIL ATTRAYANT...

Le cercle vicieux que Fourier a si bien mis en lumière, se présente sous une foule d'aspects bizarres, avec les conséquences les plus inattendues.

Par exemple, un publiciste démocrate, qui eut aussi son heure de popularité, Cauchois-Lemaire, si je ne me trompe, dès le temps de la Restauration, formulait ainsi son programme: « Ce que nous voulons, ce n'est pas écourter les habits, mais allonger les vestes ». Propos répété depuis sous Louis-Philippe par le chef de l'opposition républicaine, Garnier-Pagès l'aîné. L'intention, assurément, est excellente et très-juste. Ce qu'il faut, en effet, c'est étendre le bien-être au plus grand nombre possible, sans réduire la part de ceux qui dès à présent le possèdent, même avec le superflu, ce superflu, chose si nécessaire, a dit quelqu'un. — Eh bien! supposez accompli le vœu de nos deux amis du peuple, et accompli sur la plus grande échelle, qu'en résultera-t-il? En général, les gens qui arrivent au degré d'aisance qui permet d'échanger la veste ou la blouse contre l'habit, abandonnent du coup les

travaux manuels. Ils passent par le fait même à la bourgeoisie, qui ne veut pour ses enfants que les carrières du commerce, des emplois publics ou des professions dites libérales. Voilà donc une foule d'individus dont le concours sera perdu désormais pour la besogne productive. A mesure que s'accroît cette catégorie de civilisés parvenus à l'aisance, il faut, pour les nourrir, pour entretenir leur luxe relatif, il faut que la masse vouée au dur labeur de la production, travaille et peine d'autant plus. L'enrichissement des uns, faisant d'eux autant de parasites sociaux, rend d'autant plus lourde la charge qui pèse sur Jacques Bonhomme. C'est mathématique.

Puissions-nous, chers condisciples, par ces considérations et d'autres analogues, puissions-nous amener bientôt tous les hommes d'esprit droit et de bon désir à cette conviction qui est la nôtre : — c'est qu'essayer, soit d'améliorer l'état actuel sans en changer la base, le morcellement insolidaire, soit de remédier aux désordres qu'il est de son essence de produire ; en un mot, que vouloir opérer le bien en Civilisation, c'est tenter l'impossible et le contradictoire, c'est poursuivre un fantôme, c'est chercher la quadrature du cercle.

Tant que se prolonge le cours de cette dernière des sociétés subversives qui s'appelle la Civilisation, les sombres pressentiments ne sauraient manquer d'assiéger nos esprits. Si, à la clarté du flambeau de la science, nous observons ce qui se passe et ce qui se prépare autour de nous, il nous est impossible de n'y pas apercevoir autre chose, hélas! que des motifs d'être complétement rassurés sur l'avenir. Sans doute, après tous nos récents désastres, il faut nous réjouir, comme Français, de la libération prochaine du territoire et ne pas marchander la gratitude à qui sut obtenir cet heureux résultat, si ardemment désiré, si impatiemment attendu. Mais au delà, que de nuages encore sur nos têtes!... Outre les contradictoires et radicalement incompatibles prétentions, surtout les irréconciliables haines que témoignent la conduite et le langage des partis qui nous divisent, les esprits les plus éclairés, les hommes les plus justement influents dans notre pays en sont encore à méconnaître, aussi bien dans la sphère politique qu'en économie sociale, les deux principes essentiels de toute organisation : la *Série* et l'UNITÉ.

Le premier, la *Série*, manque à la base de nos institutions, dans le mode confus d'exercice du suffrage universel, conquête désormais irrévocable, sauf usage par trop mauvais, mauvais jusqu'à donner, par exemple, des craintes pour notre existence nationale et sociale.—Contrairement au second principe, l'*Unité*, on va, selon toute apparence, nous refaire encore, sous prétexte de frein nécessaire, de contre-poids modérateur et d'équilibre, un corps politique à deux têtes, l'une chargée de donner l'impulsion en avant, l'autre ayant pour mission de retenir, autrement dit de tirer en arrière. Habile combinaison ! si elle pouvait jamais aboutir à autre chose qu'à l'immobilité, qui est la mort pour les organismes sociaux comme pour les organismes naturels, ou bien à des conflits de pouvoir, source infaillible de nouvelles révolutions... Ah ! puisse cette prévision sinistre, qui malheureusement se fonde sur la logique des choses, être démentie par l'événement! C'est mon vœu le plus ardent de patriote et de socialiste (1).

(1) L'exclusion de la politique est une des règles de notre Ecole dans ses manifestations collectives. J'ai donc à m'excuser, vis-à-vis de mes condisciples, d'avoir contrevenu à cette règle fort sage. J'allègue à ma décharge, au moins comme circonstance atténuante, qu'il est bien difficile au malheureux passager d'un navire en perdition de ne pas signaler l'écueil qu'il aperçoit et la fausse manœuvre qui va causer le naufrage.

Non pas, au surplus, que je ne sache par expérience la complète inutilité de l'avertissement donné par un homme obscur et sans crédit. De quoi servit-il qu'en 1848, dès que la commission de constitution de l'Assemblée nationale eut admis le principe d'une Présidence de la république à élire par le suffrage universel, j'aie annoncé et démontré qu'une telle disposition était la mort certaine de la république? (*Démocratie pacifique* du 31 mai 1848.) De quoi servira-t-il que je dénonce aujourd'hui un péril de même conséquence, d'une part dans l'exercice *direct*, par conséquent aveugle et inéclairable, du suffrage universel; d'autre part dans l'établissement de deux Chambres, fatalement vouées à l'antagonisme? *Inter litigantes*, à travers leurs démêlés, gare au troisième larron!...

Quoi qu'il en soit, les optimistes de la politique auxquels il arriverait par hasard

Parlerai-je maintenant du péril, le plus gros de tous, du péril créé par la question sociale, tant qu'on s'obstine à la méconnaître et qu'on pousse l'aveuglement jusqu'à en nier l'existence? Vains subterfuges! Le sphinx est toujours là, posant sa redoutable énigme et s'apprêtant à dévorer, un peu plus tôt, un peu plus tard, les profonds politiciens qui, au lieu de chercher le mot de la très-intelligible énigme, se bouchent les oreilles pour ne le point entendre alors qu'il est trouvé. En vain l'Œdipe social a paru, en vain il a parlé, en vain il a enseigné comment on peut, dès qu'on le voudra, avoir raison du monstre.....

Faut-il donc que toujours l'infatuation de l'orgueil prive les générations contemporaines du bénéfice des plus grandes et plus précieuses découvertes?

Une grande découverte, messieurs, en quoi cela consiste-t-il? C'est d'abord une simple intuition du génie, un éclair éblouissant qui traverse le cerveau d'un homme de génie. Voilà sans doute le point de départ, le germe de cette chose immense, une découverte.

Mais pour le développer, ce germe, pour le mûrir et le mener à bien, pour en former le substantiel fruit dont se nourriront des milliers et des milliers d'intelligences dans la suite des siècles et qui profitera à l'humanité entière pendant le long cours des âges, — combien ne faut-il pas de méditations profondes, de travail patient, d'efforts soutenus dont est seule capable une volonté de fer, unie à un sublime dévouement?

Celui qui a dit: Le génie, c'est de la patience, n'a exprimé qu'une demi-vérité. Le mot est vrai toutefois, en ce sens que la patience seule féconde les trouvailles du génie.

Pour moi, messieurs, ce que j'admire le plus dans Fourier après son incomparable génie, c'est la persévérance opiniâtre, l'obstination acharnée qu'il mit à poursuivre, à travers tous les obstacles, l'élaboration de sa doctrine, à en rédiger toutes les parties dans cette série de cahiers soigneusement coordonnés, qu'on trouva chez lui et qu'on inventoria après sa mort. Sans avoir la certitude, que dis-je? pas même un espoir probable que son œuvre arriverait à un degré de publicité quelconque, il n'y consacrait pas moins sans relâche et ses jours et ses nuits.

Qu'est-ce donc qui le soutenait, messieurs, dans la grande tâche dont il ne recueillait que des déboires et des sarcasmes? — Une pensée: « C'est à moi, se disait-il, que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. »

Hélas! ni la génération contemporaine de Fourier, ni les deux ou trois que j'ai déjà vu succéder à celle-là, n'ont su ni apprécier, ni employer l'instrument de réforme pacifique et de félicité générale qu'il avait mis à leur disposition. Mais le précieux outil est toujours là, n'attendant que des mains aptes à s'en saisir, capables de le manier et de l'appliquer à sa destination.

Grâce à qui, messieurs, après Fourier, devons-nous la possession, la conservation de ce puissant et seul efficace moyen de rédemption sociale? Je le disais tout à l'heure, il y eut risque pour l'œuvre de Fourier de rester ensevelie dans les ténèbres de l'oubli et perdue à jamais pour le genre humain; elle avait chance de ne pas même arriver aux honneurs de l'impression.

N'était l'heureux hasard qui fit tomber sous les yeux de Just Muiron, en 1814, un exemplaire de la *Théorie des quatre mouvements;* n'était l'effet

de lire ceci, sont invités à prendre acte de ce que j'y déclare : « Vote *gradué,* représentation nationale *unique,* — en dehors de ces deux conditions je ne donne pas pour longtemps à vivre chez nous, soit au suffrage universel, soit à la république elle-même. »

Ce truisme, je le crie dans le désert depuis le jour (24 février 1848) où une partie du peuple français prétendit (ce que j'approuve fort, sauf l'agrément de la majorité des intéressés), prétendit mettre de nouveau la France en république. La bonne volonté n'y suffit pas, fût-elle même générale; et c'est pourquoi nous voici dans les angoisses d'un troisième avortement.

Heureusement qu'en dehors des voies de la politique où l'on ne marche qu'à travers tant d'incertitudes et de périls, un autre chemin s'ouvre au progrès pacifique, celui des réformes industrielles et surtout de l'épreuve sociétaire!

extraordinaire que produisit sur son âme avide de vérité et de justice, la lecture de ce livre étrange et qui lui donna l'irrésistible désir de se mettre en communication avec l'auteur, auteur assez difficile à découvrir, car il avait signé simplement de son prénom : « Charles, à Lyon ; » — n'étaient toutes les démarches que fit, pour arriver à son but, le jeune employé de préfecture, et l'ardeur avec laquelle, une fois ses relations nouées avec Fourier, il se mit en quête des fonds nécessaires pour l'impression du *Traité de l'Association domestique agricole*, — jamais peut-être ni cet ouvrage, ni les autres écrits du fondateur de la science sociale n'eussent vu le jour.

Figurez-vous, messieurs, qu'avec Fourier sa découverte fût venue à périr, ce qui était très-possible tant qu'elle restait simplement consignée dans ses manuscrits, combien de siècles auraient pu s'écouler avant que le génie humain retrouvât, reconstituât un pareil trésor!

Avoir, plus que personne, contribué à prévenir cet irréparable malheur, voilà le grand titre de Just Muiron, que je me fais un devoir de rappeler dans cette solennité. Voilà, indépendamment des deux excellents volumes que nous lui devons : *Vices des procédés industriels* et *Transactions sociales*, voilà ce qui lui assure un droit éternel à la reconnaissance de la postérité.

Donc, messieurs, au glorieux nom du maître associons dans notre hommage le nom du méritant premier disciple, de notre infatigable doyen qui, dans sa quatre-vingt-sixième année, entretient encore une correspondance des plus actives, toujours à ces fins, ou de stimuler à l'effort les jeunes d'entre nous, ou d'intéresser à la cause sociétaire les personnages qu'il suppose aptes à la comprendre et à la servir, concourant ainsi, jusqu'à sa dernière heure, à l'œuvre de propagation et de réalisation de la doctrine qui doit sauver le monde!

On dispensera le narrateur, et pour cause, d'annoter les manifestations de l'auditoire pendant qu'il tenait la parole et qu'il se laissait aller peut-être à *nestoriser* un peu trop. Il doit cependant, en *reporter* exact jusqu'au scrupule, mentionner que si la très-grande majorité des convives a bien voulu accueillir avec indulgence ou subir avec résignation son homélie, il en est deux au moins (et de ses amis particuliers comme de juste, amis d'ailleurs après, tout comme avant) qui la trouvant démesurée et intempestive, ne se sont pas gênés pour témoigner par une causerie bruyante leur impression. — Ils exerçaient un droit de légitime défense et de représailles, soit ; mais que ne prenaient-ils la place de l'orateur qui les fatiguait? Il la leur eût bien volontiers cédée, prêt à les écouter sans interrompre autrement que par des marques d'approbation, pour peu qu'ils eussent pertinemment parlé de Fourier et de son œuvre. Car c'est apparemment pour entendre ou bien pour présenter soi-même quelque chose à ce sujet, et non pas seulement pour faire, en plus ou moins nombreuse compagnie, un médiocre dîner, qu'on se rend à la réunion phalanstérienne du 7 avril. Une fête ne va pas d'ordinaire sans le panégyrique du Saint, de l'Idée ou de l'Événement qu'elle a pour objet de célébrer.

En résumé, la chère intellectuelle du banquet s'est composée en tout des trois toasts que le lecteur a sous les yeux et dont le débit a duré au plus trois quarts d'heure. Il semble qu'on ne saurait, d'après cela, accuser les disciples de Fourier de faire une dépense immodérée de paroles dans la solennité qu'ils consacrent à la mémoire de leur maître.

Singulière disposition d'esprit de certains de nos condisciples : ne rien faire et ne rien dire est le plus sûr moyen d'obtenir leur suffrage. Ils appliqueraient volontiers à la Théorie sociétaire le *fara da se*.

Une remarque encore au sujet de ce dernier banquet du 7 avril :

des trois disciples dont la parole s'y est fait entendre, deux sont plus qu'octogénaires et le troisième frise de près la septantaine. On voit par là que le *Solve senescentem* n'est pas à l'ordre du jour de la Phalange (1). A qui la faute, si faute il y a, à ne pas tenir compte du prudent conseil, du sage avertissement donné par Horace ?.... Nous avons beau, nous autres vétérans, faire appel aux jeunes et crier de toute la force qui nous reste : « A vous la main, les jeunes ! » Ils font, eux, la sourde oreille, se tiennent bouche close et ne s'évertuent ni peu ni prou pour le service de l'Idée.

Afin de secouer l'indolence de nos condisciples, afin de réveiller, s'il est possible, ceux d'entre eux qui s'endorment dans l'inaction, nous faisons, nous autres vieux, un suprême effort. Advienne ensuite que pourra ! Nous emporterons du moins la conscience d'avoir fait jusqu'au bout ce que nous devions et tout ce que nous pouvions.

CHARLES PELLARIN.

LE 7 AVRIL A ALGER

Nous avons eu notre banquet commémoratif de l'anniversaire de la naissance de Charles Fourier, lundi 7 avril 1873, à la Pointe-Pescade, l'un des plus beaux sites du littoral de la Méditerranée, à 6 kilomètres d'Alger.

Quatorze membres du groupe d'Alger, parmi lesquels quatre dames, ont pu se rendre à cette fête de famille. Notre ami Fourrier de Blidah et ses fils, ainsi que d'autres de nos amis, nous ont exprimé leurs vifs regrets de se voir empêchés.

La réunion a été des plus sympathiques ; quelques toasts ont été prononcés ; je vous les envoie. Un souvenir affectueux et reconnaissant a été adressé aux anciens de l'École et au groupe dévoué qui soutient si dignement notre drapeau. Un nouvel adepte, le Dr Dupuy, a exprimé le vœu de voir les problèmes sociaux résolus par la science, ainsi que le propose notre excellent *Bulletin du mouvement social*, que nous faisons tous nos efforts pour propager. Les vérités lumineuses révélées par le profond penseur avaient pénétré tous les esprits d'enthousiasme et d'un nouveau courage. Après le repas fraternel, véritable agape, dans un charmant kiosque adossé à la montagne, le groupe s'est délecté quelques moments sur la colline verdoyante. Notre excellent ami, le naturaliste Durando, expliquait la flore algérienne. Puis, tout à coup, du haut d'un rocher qui dominait le groupe, un des nôtres s'écria : « Amis, au recueillement, à la prière ! » Et il récita avec enthousiasme la belle prière que vous connaissez, de Jean Journet. Enfin, autour d'une table

(1) Tout le monde n'étant pas tenu de comprendre le latin et de savoir Horace par cœur, je donne la traduction du passage : « Dételle à temps, si tu es bien avisé, ton cheval vieillissant, de peur qu'il ne bronche et que, devenu poussif, il ne prête à rire. » Hor., *Epître* I, *Liv.* 1.

ronde où le café était servi, un enfant de neuf ans a entonné l'hymne des Travailleurs, dont le groupe entier répéta avec lui le religieux et beau refrain.

A cinq heures du soir, rentrée en ville à pied par une route agreste et ravissante, au milieu de causeries pleines d'intérêt sur les œuvres de progrès, sur les moyens de réalisation de nos espérances.

J'allais oublier une belle pensée inspirée par cette fête de famille. La plupart des absents dont on avait réservé la souscription, l'ont affectée à l'œuvre des Asiles agricoles algériens, qui va ouvrir sous peu une école de garçons avec enseignement pratique de culture et atelier pour travailler le fer et le bois. Cette journée a été bonne ; elle a resserré entre les membres de la famille phalanstérienne les liens que tant de causes ont relâchés ou dénoués. Nos réunions hebdomadaires y gagneront certainement plus d'exactitude et d'empressement.

Alger, le 8 *avril* 1873.

J. Griess-Traut.

Toast par M. Griess-Traut.

A CHARLES FOURIER!

A L'HARMONIE UNIVERSELLE!

Mesdames et Messieurs,

La pensée qui nous réunit aujourd'hui à ce banquet fraternel pour fêter le cent-unième anniversaire de la naissance de Charles Fourier, après vingt années de silence et de deuil, est un précieux symptôme du retour au calme et à l'espérance.

Je vous remercie, mesdames et messieurs, d'avoir bien voulu répondre à mon appel. Je vous en remercie surtout comme d'un témoignage de fervente adhésion à la doctrine qui seule ait jamais affirmé et démontré *scientifiquement* la sublime et religieuse loi de l'Harmonie universelle. Cette loi qui a pour moteur unique l'attraction ou loi de gravitation ou encore d'amour, la seule qui gouverne, dirige et maintient dans un ordre constant les créations supérieures à l'homme, de même que les êtres inférieurs et infimes que nous foulons aux pieds, *cette loi qui est* UNE *pour tous les mondes et tous les êtres*, l'homme seul, fait à l'image de son créateur, en serait-il exclu ? Non ! Non ! Tout : Ciel, Terre, Science et Raison nous démontrent que l'homme ne peut être exclu de cette loi universelle, et que les attractions sont proportionnelles aux destinées !

A FOURIER ! A L'HARMONIE UNIVERSELLE !

A LA PERSEVERANCE !

Toast par Madame Griess-Traut.

AUX FEMMES !

Depuis l'apparition du couple humain sur la terre, l'homme pourvu d'une force musculaire supérieure à celle de la femme, mais inférieure de beaucoup à celle de certains animaux, a assujetti sa compagne, se montrant en ceci moins sensible et moins généreux que les êtres inférieurs. De ce joug, si contraire aux lois de la nature et au bonheur de l'homme lui-même, est sorti cet arsenal de lois oppressives et contradictoires. La barbarie dans ses haillons et sa fuite devant le Christianisme et la civilisation en a bien emporté quelques-unes des plus meurtrières; mais le principe de l'asservissement aggravé par l'insulte dans nos codes (1) est resté debout en dépit des lois sacrées des premières églises (2) et de l'opinion des plus illustres écrivains (3).

Je n'hésite pas à affirmer que c'est de l'abus de la force et de l'orgueil insensé de l'homme qu'est sortie la guerre et l'oppression du faible par le fort. Quel frein pouvait désormais arrêter celui que ni l'amour, ni la tendresse, ni la reconnaissance, ni la pitié ne touchaient ! C'est dans cet oubli, dans cette violation des plus saintes et des plus douces lois de la nature qu'il faut chercher le *péché originel* ! Il est là et non ailleurs ! La lumière commence à se faire sur cette question brûlante. La légende de la pomme, qui du reste est toute à l'honneur de la femme, puisqu'elle témoigne avant tout d'un ardent désir de s'instruire et de connaître, ne saurait plus être invoquée à l'avenir que dans un sens diamétralement opposé, c'est-à-dire conforme à l'esprit des hommes les plus éminents des temps modernes, et au jugement du génie, dont nous, femmes, bien plus que nos frères encore, devons bénir la mémoire et proclamer la magnifique découverte.

Toast par M. Durando.

Ne nous laissons pas décourager par les obstacles, mais prononçons le cri américain :

Go ahead !

(1) Art. 442. Ne pourront témoigner en justice ni les Idiots, ni les Interdits, ni les Infâmes, ni les Femmes !!!

(2) *Saint Mathieu*, c. v. 19. Il n'y a maintenant ni de Juif, ni de Gentil, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme, ni de femme, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ.

(3) *Bernardin de Saint-Pierre :* Ce n'est que sur les lois de la nature, qu'on peut établir celles des sociétés humaines.

Typ. Rouge frères et Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

Paris. — Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.


3 0112 105208224